

« à s'en emparer, les comtes d'Albon et de Forez, sortant soudainement d'une embuscade, se ruèrent sur les assiégeants. Ne pouvant résister au choc, ceux-ci, mettant fin au siège, s'éloignèrent du château et prirent la fuite. Ceux-là (les soldats des deux comtes) poursuivirent vivement les fuyards, passèrent les uns au fil de l'épée et mutilèrent les autres. A l'annonce de ce désastre, la cité tout entière prit le deuil. Elle avait, en effet, de grands motifs de gémir : les uns apprenaient que leur père avait été tué, les autres, qu'un frère ou un ami avait été blessé à mort ou était privé de quelque membre. »

Ce récit, qu'on ne peut suspecter, car il est fait par un moine tout dévoué aux intérêts de l'Eglise, diffère sensiblement, comme vous le voyez, de ceux qu'on lit dans les histoires modernes de Lyon, dont les auteurs ne manquent jamais d'accuser les comtes d'être des barons pillards. Le fait est que, non contents d'avoir, après deux siècles de luttes (depuis l'élection de Burchard I^{er}) (1), évincé les comtes du chef-lieu de leur fief, dont ils s'étaient attribués à eux-mêmes le pouvoir temporel, les archevêques voulaient encore chasser ces seigneurs du reste de leurs terres, et pour cela n'hésitaient pas à employer le fer et la flamme, s'associant aussi sans scrupules, pour ces expéditions aventureuses, des soldats tarés comme Girard, comte de Mâcon, chatié plusieurs fois pour ses méfaits par le roi de France lui-même (2). Pour pouvoir repousser ses adversaires, le comte de Forez fut obligé d'appeler à son aide son cousin le comte d'Albon, avec le secours duquel il mit en fuite les troupes épiscopales. L'expédition tourna mal pour les agresseurs ; mais comme il n'en était pas toujours ainsi, le comte se vit forcé, quelques années après, de céder encore à l'archevêque la moitié de son fief.

Recevez, etc.

Aug. BERNARD.

Paris, le 10 mai 1853.

(1) Voir ma *Lettre à M. de Gingins*, p.

(1) Voir l'*Art de vérifier les dates*, 3^e édit., I. II, p. 489.